

XI Symposium suisse des traductrices et traducteurs littéraires

Les archives des traductrices et des traducteurs

Comme chaque année, le symposium se tient dans un cadre magnifique, cette fois dans les pièces aux noms floraux d'une villa XIX^e : la Maison de la littérature de Lenzbourg.

Après les salutations de Bettina Spoerri, Nicolas Couchepin et Nicole Pfister Fetz, la journée commence par trois présentations.

Gabriela Stöckli nous propose un très intéressant aperçu de la situation des archives littéraires, où les fonds de traducteurs sont encore peu présents.

Ces dernières années, la traduction a gagné en visibilité et elle est entrée dans le domaine d'intérêt des chercheurs. De fait, une grande partie de la littérature mondiale est lue en traduction, et les œuvres publiées dans une aire linguistique donnée présentent souvent un pourcentage considérable de traductions. Ce n'est qu'en considérant aussi les traductions, et donc en accédant aux fonds qui documentent le travail du traducteur et qui révèlent ses explorations des particularités stylistiques de la langue-source et de la langue-cible, qu'il sera possible de se faire une idée complète d'un panorama littéraire donné et de reconnaître les influences translinguistiques.

Faire des recherches dans le domaine de la traduction reste malgré tout une entreprise assez ardue ; dans les archives littéraires, en effet, la traduction n'est pas considérée comme un genre. Par conséquent, on ne peut y chercher que des traductions dont on connaît déjà l'existence. À cela s'ajoute le fait qu'en Suisse, les archives littéraires n'ont jamais reçu de legs de traducteurs, à moins que ceux-ci aient aussi été auteurs.

Les archives littéraires seraient néanmoins très heureuses d'accueillir aussi les legs de traducteurs. Mais attention : si quelqu'un s'intéresse à léguer ses propres archives, il fera bien de renseigner auprès de la conseillère juridique de l'A*dS pour éviter qu'après sa mort, le droit d'auteur entre en conflit avec le droit de la personnalité.

À l'aperçu du système d'archivage en vigueur a succédé la présentation d'une recherche sur les traductions de Gustave Roud conservées à l'Université de Lausanne, sans doute justement parce que Roud était aussi poète. Qui sait.

Raphaëlle Lacord et Elena Spadini présentent un projet d'œuvres complètes de Gustave Roud qui fait aussi place à ses traductions les plus importantes, celles de Novalis, Hölderlin, Rilke et Trakl. Ce projet prévoit la publication d'un ouvrage sur papier et d'un ouvrage numérique, complémentaires entre eux.

Dans la version numérique, il sera possible de reconstituer la manière de travailler de Roud en comparant les différentes versions des traductions et en consultant les listes de mots et la correspondance du traducteur avec l'éditeur ou d'autres personnes.

Durant la conférence, je me rends compte que ce qui, dans ces archives, éveille le plus ma curiosité, ce sont surtout les aspects qui laissent transparaître la personne derrière la traduction, son enthousiasme, son désespoir, mais aussi les photos où l'on devine comment il vivait. De petites nuances qui viennent s'ajouter au tableau du monde.

Après l'aperçu du système et le projet né des archives d'un poète et traducteur, nous passons à la pratique de la gestion et de l'archivage des documents numériques avec une présentation d'Urs Richle.

Dans la vie de tous les jours, et sans nous en rendre vraiment compte, du moins en ce qui me concerne, nous sommes confrontés à des formats numériques qui évoluent et donc qui changent régulièrement. Si l'on n'y prend pas garde, on pourrait s'apercevoir trop tard que ses archives sont pleines de documents qu'on n'arrive plus à ouvrir.

Je ne vais pas répéter ici les formats appropriés pour l'archivage à long terme, vu qu'ils sont indiqués dans le document distribué avant la présentation, que l'A*dS mettra certainement à la disposition des intéressés.

Le fait est qu'il ne suffit plus d'être ordonné pour avoir des archives qui fonctionnent. Outre le format, il importe aussi de choisir scrupuleusement où déposer ses documents. J'apprends ainsi que mon disque dur externe, que je croyais être une excellente solution, devrait être évité pour l'archivage à long terme, tout comme les *clouds* internationaux (on ne sait jamais comment évoluera la politique). L'idéal serait d'avoir chez soi un serveur NAS et d'effectuer régulièrement des copies de sauvegarde sur un second serveur NAS placé dans un autre lieu sûr.

Je me rends compte que je suis un peu rétive à ce sujet et, pour me simplifier les choses, je fais semblant d'être optimiste.

Mais je me demande aussi combien de traducteurs et d'auteurs sont conscients des dynamiques présentées. Je crains qu'ils ne soient pas nombreux et je présume que, sur ce petit nombre, il y a beaucoup de prétendus optimistes comme moi.

Comment éviter une « sélection numérique » dans laquelle celui qui croit archiver, mais sans mettre les formats à jour, risque de tout perdre ?

Après le repas, je participe à l'atelier 4 avec Francesca Cosi et Alessandra Repossi.

Nous parlons de journaux de traduction et de nos archives. Les méthodes de travail et d'archivage varient d'un traducteur à l'autre, mais deux tendances se cristallisent dans notre atelier : il y a ceux qui gardent et archivent tout scrupuleusement pour ensuite l'analyser et, à l'occasion, en tirer un article scientifique (dans ce cas, il s'agit d'une traductrice linguiste et historienne) ; et ceux qui, tout en accumulant une masse de matériel durant leur travail, ne gardent à la fin que la version envoyée à la maison d'édition, laquelle ne correspond probablement pas même à la version définitive, vu qu'il s'agit de celle qui précède la correction des épreuves.

Naturellement, chacun doit trouver sa propre méthode d'archivage. Personnellement, je ne crois pas qu'il y ait du sens à archiver tous les synonymes pris en considération ou toutes les phrases modifiées en cours de route. Mais à recueillir dans un journal de traduction les listes de mots en lien avec une problématique donnée, les catalogues des assonances et des champs d'association, les recherches effectuées et les photos utilisées, cela oui. Le journal de traduction, en effet, permet de documenter les réflexions qui ont abouti aux décisions prises, fournit au besoin une base pour motiver nos choix vis-à-vis de l'éditeur et contribue à valoriser le travail du traducteur.

Depuis 2017, TOLEDO (www.toledo-programm.de > journal) offre une plateforme où il est possible de publier son propre journal de traduction et de consulter celui des autres. J'imagine que cette plateforme peut être particulièrement intéressante si nous y trouvons le journal de traduction de quelqu'un qui a traduit, dans une autre langue, l'œuvre que nous sommes en train de traduire, ou une œuvre du même auteur.

À la fin de la journée, nous applaudissons Angelika Salvisberg, qui achève après dix ans son mandat auprès de Pro Helvetia, au cours duquel elle a contribué de manière remarquable à promouvoir la traduction.

Je trouve que ce symposium est toujours une belle occasion de se revoir et de faire de nouvelles connaissances. J'y ai toujours vu une sorte de « Noël des traducteurs ».

La journée s'achève par une lecture-performance de Drama Panorama : « *Die Allgemeine Verunsicherung* », à laquelle je n'ai malheureusement pas pu assister.

Anna Allenbach

Traduction : Christian Viredaz